# THÉATRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
1266



## LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
## FRATERNITÉ

OU



1606

# LA REVOLUTION

# FRANÇAISE,

## PIÈCE EN TROIS ACTES,

Pour être représentée aux jours de Fêtes civiques et Décades, par de jeunes Citoyens, dont la réimpression a été ordonnée par Arrêté du Conseil général du Département de la Meurthe, eu égard au Décret de la Convention nationale.

*Par* C. THIÉBAUT, *citoyen d'Épinal, actuellement Citoyen à Nancy*

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

A NANCY,
De l'Imprimerie Nationale de H. HÆNER.

# EXTRAIT

## DU PROCES-VERBAL

## DE LA CONVENTION NATIONALE,

*Du 11 août 1793,*

L'an 2.ème de la République Française, une et indivisible.

LE citoyen THIEBAUT, d'Épinal, (*résident à Nancy*) fait hommage d'une Pièce en trois actes, intitulée : *Révolution Française.*

La Convention décrète la mention honorable, insertion au Bulletin, et renvoi de cette pièce au Comité d'Instruction publique.

*Visé par l'Inspecteur.* J. BECKER.

Collationné à l'original, par nous Secrétaires de la Convention. A Paris, ce premier octobre 1793, 2.e de la République.

*Signé*, LOUIS, (du bas Rhin) *Secrétaire.*

G.r JAGOT, *Secrétaire.*

## *ACTEURS.*

Deux PHILOSOPHES,
Des ENFANS.
Une RELIGIEUSE,
Une AMANTE.
Des ÉPOUX.
Des GENS DE CAMPAGNE.
Des CITOYENS.
Des SOLDATS.
Un MOINE.
Un PRINCE.
Un SEIGNEUR.
Un PRÊTRE.
Un FINANCIER.
Un ROI.
Une ÉPOUSE.
Foule de CITOYENS et CITOYENNES.

# LA REVOLUTION FRANÇAISE.

*Le premier acte retrace les horreurs de l'ancien régime ; le second acte, les efforts du patriotisme, et l'abolition de la royauté ; le troisième acte, l'établissement de la République française.*

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

LE PHILOSOPHE. *Il se promène sur le théâtre.*

JE promène mes regards sur cette contrée la plus belle de l'Europe ; la nature semble y avoir réuni toutes ses richesses et sa fertilité. La douceur du climat, l'heureux naturel des habitans, les productions du génie, les relations du commerce, tout invite à fixer son habitation dans ce charmant séjour. Mais si d'un côté l'ame jouit de ce plaisir que fait naître le spectacle intéressant de la nature ; si elle est transportée d'admiration, de l'autre elle est vivement affligée en considérant l'état d'esclavage dans lequel gémissent les Français. Raison, divine Raison, pourquoi n'éclaires-tu pas des êtres faits pour être heureux ? Si ta lumière pénétroit jusqu'à eux, ils auroient bientôt rompu les liens qui les attachent, ils t'adoreroient, ils sauroient jouir de tes bienfaits. Mais peuvent-ils recevoir les rayons de ta lumière ? peuvent-ils comprendre l'état d'avilissement et de

malheur dans lequel ils sont plongés ? Un roi est leur idole, la flatterie est le culte qu'ils lui rendent ! ils caressent la main qui les enchaîne, ils chérissent leurs fers, parce qu'ils ignorent le prix de la liberté. Comment les instruire de leurs droits ? Déjà dans des écrits sublimes, ils ont appris à penser, à réfléchir ; mais le despotisme les accable, ils se plaignent, ils ne savent, ils n'osent agir. Faisons un effort, frappons-les du tableau de leur servitude, découvrons-leur la monstruosité qu'ils adorent, montrons-leur le précipice où les entraîne leur idole, et la raison aura bientôt fait leur conquête.

## SCENE SECONDE.

*Deux enfans arrivent sur la scène en pleurant.*

LE PHILOSOPHE.

Mais qu'entends-je ? . . . des cris de douleur ( *Il se retourne, et apperçoit ces deux enfans* ). Ce sont des enfans qui pleurent ; sans doute, quelque malheur est arrivé dans leur famille, ils sont intéressans ; ( *Il va à eux* ) chers enfans, je suis pénétré de votre douleur, quel en est donc le sujet ? parlez, si je puis vous consoler, je serai trop heureux.

UN DES ENFANS.

Ah ! Monsieur, nous sommes perdus : nés pauvres, mon père cherchoit un moyen de soulager notre misère ; on lui avoit promis une somme de 30 liv. s'il vouloit aller chercher une charge de tabac, et la porter à une lieue d'ici. Le malheur lui en a voulu ; il a été arrêté par les gardes ; il ne peut payer l'amende, et on l'a condamné aux galères. Ma pauvre mère se désespère, nous n'avons point de protection, nous voilà plongés dans la misère et couverts d'infamie ! ! !

LE PHILOSOPHE.

Votre peine est grande, chers enfans, et si le cœur des fermiers-généraux étoit sensible, je vous conseillerois de leur aller représenter vos malheurs; mais ce seroit en vain; ce sont des sangsues que rien n'appaise: pauvres enfans, votre jeunesse est déjà réduite au désespoir: tel est le sort des enfans dont les pères assez lâches ont souscrit à la domination d'un roi. Je ne puis à l'instant soulager votre douleur; mais dans peu, vous irez vous-mêmes arracher votre père des bras de ses bourreaux, il sera libre et vous aussi.

## SCENE TROISIEME.

*Deux Epoux avec un enfant paroissent abbattus de chagrins.*

LES DEUX EPOUX.

Que devenir? quoi faire? nous voilà sans ressource. Et ce pauvre enfant, comment allons-nous fournir à ses besoins? Grand Dieu! ta colère est extrême; tu as fermé le cœur de l'homme à la justice, elle a fui de la France, nous voilà réduits à la misère la plus affreuse.

LE PHILOSOPHE *en s'approchant d'eux.*

A en juger par vos soupirs, vous êtes accablés de tristesse, permettez que j'apprenne vos disgraces; souvent le conseil d'un ami ramène la paix entre les époux... et ce petit enfant! vous l'entendez pleurer, et vous ne lui faites aucune caresse.

L'EPOUX *vivement.*

Oui, Monsieur, nous sommes plongés dans la douleur; connoissez notre malheureux sort, je suis

laboureur-fermier, la moisson étoit ouverte, nous récoltions nos bleds ; tout-à-coup un orage se prépare ; nous nous empressons d'enlever nos gerbes, dans la crainte de les voir battues de la grêle ou gâtées par les eaux, nous ne pensons pas aux décimateurs, et le lendemain ces décimateurs avides ne trouvant pas de gerbes sur notre champ, nous intentent un procès, nous l'avons perdu, nous sommes ruinés.

LE PHILOSOPHE.

Les esclaves ont toujours tort, voilà l'effet de votre ignorance ; la nature ne vous avoit pas créés pour être le jouet du caprice des autres hommes ; vos pères vous ont exposés à toutes sortes de malheurs par la foiblesse qu'ils ont eue de se donner un roi ; vous vous plaignez que la justice n'existe plus ; hé ! chers époux, elle n'attend que le sentiment de votre dignité pour reprendre son empire ; et ce sentiment doit renaître en vous par celui de votre douleur. Vos droits sont tracés par la nature même, connoissez-les, et votre ruine sera bientôt réparée.

## SCENE QUATRIEME.

*Une jeune fille arrive en soupirant, elle cache sa figure dans son mouchoir, elle est agitée.*

LE PHILOSOPHE *sans l'appercevoir.*

Quel contraste ! par-tout la nature flatte ici les regards, et de toute part les habitans sont dans la douleur. Quel homme ne souffriroit pas en voyant ses semblables en proie à l'amertume de leur sort ? (*Il se retourne*) mais que vois-je ? une jeune personne qui se livre au désespoir, (*Il s'approche d'elle*)

charmante enfant ; permettez que je prenne part à votre chagrin, il paroît profond, dites-m'en le sujet ; on se soulage en racontant ses peines.

LA JEUNE FILLE.

Ah ! M., quel maudit siècle ! j'aimois un jeune homme estimé de tout le monde, déja les apprêts de notre mariage étoient faits, je devenois la plus heureuse des femmes, mais il étoit mon cousin germain ; il fallut s'adresser à la cour de Rome pour avoir des dispenses ; six mois s'écoulent, et pendant ce tems, une ordonnance de l'intendant prescrit le tirage de la milice ; mon amant tombe au sort et il part... Pardonnez, M., l'aveu que je vous fais, il est peut-être un crime, car dans ce siècle on impose aux filles la dissimulation et le mensonge, et on appelle cela de la modestie.

LE PHILOSOPHE.

Les dispenses de Rome sont un agiotage pieux ; les intendans sont des êtres malfaisans dont l'emploi est de tyranniser les citoyens, et les Français sont assez peu dignes d'eux-mêmes pour en souffrir l'existence. Si votre amant n'est pas encore parti, allez, dites-lui que la liberté est le plus précieux des droits de l'homme, que s'il en veut goûter les douceurs, il faut qu'il apprenne à combattre les ennemis de la patrie, et qu'aussi-tôt le signal donné, il ait à montrer son courage et sa valeur pour détruire le despotisme qui l'arrache de vos bras. Pour vous, ne vous désespérez pas, le moment n'est pas éloigné où votre union essuyera les larmes que vous répandez. (*elle sort.*)

## SCENE CINQUIEME.

*Deux Paysans arrivent, ils sont tristes et parlent vivement.*

UN D'EUX.

C'est bien terrible, çà, n'avoir point de pain, devoir à tout le monde, et parce qu'il y a encore quelques beaux jours où l'on peut gagner de quoi vivre pendant l'hyver, il faut aller à la corvée à quatre lieues d'ici, pour faire des routes dont nous ne nous servons pas. Il faudra donc mendier toute l'année. Ah ! le pauvre est toujours celui sur qui l'on frappe.

LE PHILOSOPHE *quitte son air rêveur, et s'approche.*

Vos plaintes sont bien amères, mes pauvres gens, je partage votre peine, mais quelque jour vous serez délivrés de cette servitude. Est-ce que personne dans vos campagnes ne vous a parlé des projets que l'on a d'adoucir votre sort? Est-ce que vous n'avez jamais fait de représentation sur votre situation malheureuse ?

L'AUTRE PAYSAN.

Hé! qui est-ce qui nous auroit appris quelque chose? A qui nous adresserions-nous ! Dans nos campagnes, on ne voit que des seigneurs et des curés qui mangent le suc de la terre, qui nous parlent et qui nous traitent comme des animaux ; on a bien soin de ne nous rien apprendre, parce que si nous savions que nous avons des droits, nous les ferions bien valoir.

LE PHILOSOPHE.

Oui; vous avez des droits, et tous les hommes

ont les mêmes ; aucun ne peut se croire ni se dire le maître des autres ; car si vous avez un seigneur, un prince, un roi, c'est que l'ignorance de vos pères a voulu qu'il y en ait : la nature a fait des hommes et non des rois, c'est la sottise des peuples qui a créé les princes ; dans peu vous reconnoîtrez cette vérité, dans peu vous serez délivrés de la corvée et de l'esclavage, mais il faut que vous en ayiez le grand désir et la ferme volonté. ( *Ils sortent avec un air surpris.* )

## SCENE SIXIEME.

UN AUTRE PHILOSOPHE *accourt.*

Mon bon ami, je viens de découvrir un grand moyen de vaincre les préjugés du vulgaire, je me suis appliqué à bien connoître ces préjugés ils sont affreux ; ils rendent l'homme malheureux, mais nos travaux ne seront pas toujours inutiles, et la vérité frappera bientôt tous les esprits.

LE PHILOSOPHE.

C'est fort bien, mon ami, mais le meilleur moyen de rendre les hommes heureux, c'est de les rendre libres, les préjugés sont le fruit de l'esclavage, la vertu est celui de la liberté. Que feront nos livres entre les mains d'esclaves ? Il faut briser leurs fers, et il suffit de leur en inspirer le courage ; réunissons nos efforts, proclamons sans cesse les droits de l'homme, on écoutera, on réfléchira, et on finira par agir ( *le nouveau Philosophe sort,* ) mais que vois-je ? quel affublement ?

## SCENE SEPTIEME.

*Une Religieuse courant, tenant son mouchoir à sa main, elle a l'air égarée.*

LA RELIGIEUSE.

Mon Dieu, que je suis malheureuse ! ah, que va-t-il devenir ! que deviendrai-je moi-même ! Maudits parens, mon malheur est votre ouvrage. Dieu, ne t'offense pas de ma démarche, pardonne à la foiblesse de ta créature, mais où vais-je ?

LE PHILOSOPHE *en s'approchant.*

Hé, madame, qu'avez-vous ? rassurez-vous, votre agitation est extrême, j'ai ouï vos soupirs, je me suis approché, ne craignez pas, ne puis-je vous consoler ? (*il se tourne*) qu'est-ce donc que ce pays où tout le monde est malheureux ?...

LA RELIGIEUSE.

Ah ! M., je suis née d'une classe noble et riche, je connus de bonne heure un jeune seigneur ; je lui plus, je m'attachai à lui, j'espérois un jour devenir sa compagne ; mais mon amour fut remarqué. Un frère auquel on destine toute la fortune de mon père, traverse mes projets ; mes parens, pour l'enrichir, me jettent dans un couvent ; on m'y fait faire des vœux que mon cœur répugne ; on m'arrache à tout ce que j'aime ; cet amant trouve le moyen de me parler ; il vient m'enlever de ma prison ; nous étions déjà loin de ce repaire, lorsqu'à l'instant des cavaliers nous atteignent, se saisissent de mon amant ; je m'échappe, ils l'emmènent, je me sauve et je ne sais où je vais, où je suis.

LE PHILOSOPHE.

Victime de la barbarie de vos parens, vous êtes échappée de cette prison que le fanatisme inventa pour immoler à sa fureur celles qui étoient créées pour le bonheur de l'homme ; rassurez-vous, vos persécuteurs sont loin ; votre situation changera bientôt. Les français apprennent par leur malheur à profiter des leçons de la philosophie ; ils secoueront bientôt le joug qui les opprime ; bientôt vous verrez tomber les murs de ces cachots mystiques, et la raison fera disparoître les verroux qui vous tenoient captive. ( *elle sort en soupirant.* )

## SCENE HUITIEME.

*Deux Citoyens arrivent, se parlent avec vivacité.*

LE PREMIER.

Quoi ! mon ami, peut-on se soumettre à tant de vexations ? vois tous les états, c'est un cri unanime, on n'y peut plus tenir ; as tu vu les derniers édits du roi ? des impôts sur tout, des entraves par-tout, des procès sans fin ; notre sort est pire que celui des Turcs : que va-t-on devenir ? chacun se plaint, chacun se désespère.

LE SECOND.

Tu as raison, mon ami, on n'y tient plus, je viens de lire des mémoires secrets qui dévoilent toute la turpitude de la cour, et cependant c'est pour cette cour que nous payons tant d'impôts : n'as-tu pas lu les auteurs philosophes ? ils nous ont appris ce que nous pouvions faire, pourquoi ne le faisons-nous pas ! Mais le moment viendra.

LE PHILOSOPHE *s'approche d'eux.*

Messieurs, l'élévation de votre voix m'a fait entendre votre conversation ; puis-je, sans indiscrétion, y demander part ? Sans doute les maux de la France sont à leur comble ; je n'ai vu que des malheureux, on est singulièrement affecté quand on réfléchit à l'insousciance, à la foiblesse des français, quand donc entendront-ils la voix de la nature et de la raison ? le prestige de la cour les tiendra-t-il encore long-temps esclaves ? ( *Il est interrompu par des soldats qui arrivent en jurant, les deux citoyens restent présens.* )

## SCENE NEUVIEME.

DEUX SOLDATS. *L'un d'eux dit vivement.*

Sacrédié, mon ami, a-t-on jamais vu traiter ainsi les hommes ? Ce n'est pas assez d'être mal payé, mal nourri, il faut encore être maltraité par des bougres qui se croyent d'un autre limon que nous. Point d'avancement à espérer, point de décompte à recevoir ; accablé de mépris, on regarde un soldat comme un brigand, ma foi cet état m'ennuye bien.

L'AUTRE SOLDAT.

Hé quoi, mon ami, ce n'est pas tout, quand je me suis engagé, c'étoit pour servir l'état, pour combattre les ennemis de la France ; hé bien, foutre, on vient de me confier que notre régiment avec ceux qui arrivent, doivent composer l'armée que l'on destine contre Paris, je te jure que si cela est, je fous bas mes armes et je déserte.

LE PHILOSOPHE *en s'approchant.*

Camarades, j'ai entendu un mot qui m'afflige, vous parlez de déserter.

UN SOLDAT *vivement.*

Oui, M. je préfère déserter à tirer sur les braves habitans de Paris.

L'AUTRE SOLDAT.

Et moi aussi, ah ! les bougres ne savent pas ce que peut un soldat qui a du cœur et qui connoît leurs complots.

LE PHILOSOPHE *leur serre la main.*

Ah ! braves soldats, je sais tout ce que vous voulez dire, vous me paroissez assez instruits ? hé bien, profitons de nos lumières, sauvez votre patrie, moi j'éclairerai les hommes ; mais c'est une action vive, prompte et vigoureuse qu'il faut entreprendre ; voyez, si vous voulez prévenir les coups du despotisme ; ( *il leur montre le château*) voilà le colosse qu'il faut abattre : unissez-vous, allez, faites connoître à vos camarades le crime auquel on veut les faire servir, et tous ensemble attaquez l'ennemi commun ; cet ennemi, c'est votre propre idole, volez au combat, je cours vers les malheureux, j'exciterai leur courage, il faut conquérir la liberté ; sans cette victoire, que les françois n'espèrent jamais le bonheur, ( *s'adressant aux deux citoyens* ) citoyens, le bandeau va tomber, votre esclavage va cesser, veuillez être libres, et vous le serez.

*Les soldats s'en vont en criant vaincre ou mourir ; les citoyens s'en vont en criant* liberté ou la mort ; *le Philosophe leur dis-*

*tribue des rubans tricolore, il en orne son chapeau et leur dit :* à ce signe vous reconnoîtrez vos frères, *et la musique en grand orchestre, joue l'air :* ça ira.

## SECOND ACTE.

*On entend le combat de la Bastille, des coups de fusil, par feu de file, figurent le combat.*

### SCENE PREMIERE.

*Le Philosophe vêtu d'un habit rouge, veste blanche, culotte bleue, arrive ; il se place à un coin en avant du théâtre, il tient un rouleau de papier, il a un air grave & satisfait. Il entend le combat, il jette les yeux en haut, & il dit :*

O liberté, soutiens le courage des Français, (*Il entend le coup de canon*) la chûte du despotisme n'est plus douteuse ; ô ma patrie, je te verrai donc heureuse, tes habitans, désormais attentifs à ton salut, n'offriront qu'à toi seul le sacrifice de leurs vies.

### SCENE SECONDE.

*Deux citoyens accourent en criant*, victoire, le peuple l'emporte, il est maître du château. *Ils retournent en courant, et la musique joue l'air*, la bonne aventure.

### SCENE TROISIEME.

LE PHILOSOPHE.

Soutenons leur courage, et montrons-leur-en le prix. (*Il déroule son papier, c'est la déclaration*

*des droits de l'homme. Il se tient ferme en avant du théâtre, toujours montrant le papier au peuple. Il retourne la tête, et voit arriver une foule de seigneurs, princes, moines, financiers, et il dit:* Voici la horde ennemie du genre humain, écoutons et ne répondons qu'en leur présentant les droits de l'homme.

## SCENE QUATRIEME.

UN PRINCE. *Il a l'air en colère.*

Quelle révolte ! quoi, la canaille veut l'emporter ! . . . Déjà la bastille est détruite, le roi méconnu, tout est bouleversé. On ne peut plus être entendu ni obéi : c'est une populace effrénée qui veut, dit-elle, être libre. Ah ! scélérats, vous payerez cher ce mouvement . . . c'est une sédition affreuse, il faut quitter ce pays, allons (*il veut partir, il revient.*)

UN AUTRE SEIGNEUR.

Oui, fuyons ce pays, mais mon roi, quoi, je l'abandonnerois ! Non . . Ah ! que vont-ils lui faire s'ils découvrent ses manœuvres et ses dilapidations? . . Allons, je pars, je vais le servir, je me rends en Prusse, le roi de Prusse aimera de trouver une occasion de s'agrandir, il viendra avec une armée, et nous rangerons cette canaille à la raison.

TOUS ENSEMBLE.

Ah ! si une fois nous avons le dessus, comme nous les traiterons ! *ils s'en vont tous, un prêtre et un moine restent.*

## SCENE CINQUIEME.

UN MOINE, *il a les deux bras croisés, la tête baissée; puis il dit:*

Quelle abomination! cette populace n'a plus de religion, elle parle de tout supprimer, plus de couvents, plus d'abbayes, plus de dîmes, plus de casuels, quoi! le règne de notre superstition finiroit?.. Oh! que dis-je, ce désordre n'éclate que dans les villes: allons parcourir les campagnes; les paysans ne connoissent pas nos mensonges; allons leur crier que la religion est perdue, nous les échaufferons, ils s'armeront et ils rétabliront notre domination. (*il sort.*)

## SCENE SIXIEME.

UN PRETRE.

*Il est déja avancé sur le théâtre, il a l'air en colère, il vient lire sur le papier que le philosophe montre au peuple, il lit:* Déclaration des droits de l'homme, *puis s'adressant au philosophe, il lui dit:* Homme; c'est à toi que doit s'imputer la révolte du peuple, c'est la lumière de ta philosophie qui fait éclipser le soleil de la superstition. Va, si tu as le courage de montrer aux hommes leurs droits, je combattrai tes principes, je te confondrai à force d'impostures, et nous verrons ce que tu auras gagné à instruire les mortels: allons, je vais mettre tout en usage; que m'importe le sang répandu, il en faut pour arroser la terre, et lui faire porter les fruits dont la dîme me sera rendue, (*il part en gesticulant.*)

## SCENE SEPTIEME.

UN FINANCIER.-- *il tient un regiſtre sous son bras.*

Ils veulent tout supprimer, hé bien, leur rendra

des comptes qui voudra, tout ce que je regrette, c'est d'avoir trop dépensé ; je croyois amasser encore quelques millions, mais j'ai su escroquer le meilleur du produit, et nous verrons comment ils feront pour s'en tirer. C'est pourtant bien cruel de quitter une si bonne vache à lait. Hé bien, mettons-nous du côté des grands, ils ont eu si souvent besoin de nous, (*il part en retournant son registre.*)

## SCENE HUITIEME.

*Un jeune Citoyen armé d'un sabre, accourt en criant :*

Citoyens, la patrie est en danger, le prêtre fanatique soulève les esprits foibles : les émigrés ont obtenu du secours des puissances étrangères ; toutes les couronnes se coalisent contre la France, il faut se montrer dignes de la liberté. (*il chante*)

Aux armes, citoyens, formez vos bataillons ;
Marchez, marchez, qu'un sang impur abreuve vos sillons.

*Le Philosophe & le Citoyen chantent l'Hymne de la Liberté.*

Allons enfans de la patrie,
le jour de gloire est arrivé ;
contre nous de la tyrannie
l'étendart sanglant est levé, (*bis.*)
Entendez-vous dans nos campagnes
mugir ces féroces soldats,
ils viennent jusques dans vos bras
égorger vos fils, vos compagnes,
Aux armes, Citoyens, &c.

A nos côtés s'il marche un traître,
qui recule au bruit du canon,
parmi nous s'il ose paroître
un soldat de Pitt, de Bourbon, (*bis.*)
qu'à l'instant l'infâme périsse !
Les traîtres sont trop pardonnés,
par eux vendus, assassinés,

faut-il leur être encore propice ?
Non, non, Concitoyens, allons tous à la fois ;
Sachons, (*bis.*) exterminer les traîtres et les rois.

Que veut cette horde d'esclaves,
de traîtres, de rois conjurés,
pour qui ces ignobles entraves,
ces fers dès long-temps préparés ;
Français pour nous, ah ! quel outrage !
quels transports il doit exciter,
c'est nous qu'on ose méditer
de rendre à l'antique esclavage.
Aux armes, Citoyens, &c.

*On voit arriver de toutes parts des Citoyens armés. Huit soldats amènent le roi captif ; un capitaine, l'épée nue à la main, les précède, la marche est lente, la musique joue l'Air des Pendus. La musique finit.*

LE CAPITAINE.

Citoyens, voilà votre despote, ses crimes sont connus ; lui-même, après avoir ruiné la France, dirigeoit les armées ennemies contre nous, il payoit les satellites des tyrans, il conspiroit contre le peuple qui le salarie.

*Alors le Philosophe s'approche, & arrachant la couronne de dessus la tête du tyran, il dit :*

Les hommes libres n'ont pas besoin de hochets, ils ne connoissent d'autres maîtres que la loi ; si les hommes esclaves eurent besoin d'une idole couronnée, les hommes libres n'adorent que la nature et l'égalité ( *En ce moment il foule aux pieds la couronne et dit* ) : Français, la royauté est abolie en France. ( *Tous les citoyens applaudissent.* ) (*Le philosophe dit aux soldats* ; ) Allez ; qu'on le juge, et qu'il disparoisse.

*Alors la marche est pas ordinaire, le Philosophe et le jeune Citoyen armé, chantent :*

Tremblez tyrans et vous perfides ;
l'opprobre de tous les partis :
Tremblez, vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix, (*bis*),
Tout est soldat pour vous combattre ;
S'ils tombent, nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux
Contre vous tous prêts à se battre.
Aux armes, Citoyens, &c.

## SCENE DIXIEME.

*Les Citoyens qui sont venus armés se rangent par compagnie, & ils partent. La musique joue,* Ran Tan Plan Tire Lire. *Quand ils sont partis, le Philosophe & le jeune Citoyen armé, un genouil en terre, chantent ensemble.*

Amour sacré de la patrie,
conduits, soutiens nos bras vengeurs.
LIBERTÉ, LIBERTÉ chérie,
combats avec tes défenseurs : (*bis.*)
Sous nos drapeaux que la victoire
accourre à tes mâles accens ;
que tes ennemis expirans
voient ton triomphe et ta gloire.
Aux armes, Citoyens, &c.

*Ensuite le jeune Citoyen part, aprés avoir serré la main du Philosophe.*

## SCENE ONZIEME.

*Quatre jeunes Citoyens & quatre Citoyennes apportent un Autel de la patrie, en chantant.*

Nous entrerons dans la carrière,
quand nos aînés n'y seront plus.
Nous y trouverons leur poussière
et la trace de leurs vertus. (*bis.*)
Bien moins jaloux de leur survivre
que de partager leur cercueil,
nous aurons le sublime orgueil
de les venger ou de les suivre.
Aux armes, &c.

## SCENE DOUZIEME.

*Une foule de Citoyens paroît ; ils vont, l'un après l'autre, déposer leurs offrandes sur l'autel de la patrie, & pendant ce temps la musique joue*, Ah! ça ira.

*La musique s'interrompt.*

## SCENE TREIZIEME.

*Une jeune femme, d'un ton fier et bienfaisant, tient à sa main un paquet de bijoux qu'elle vient déposer sur l'autel de la patrie; elle s'agenouille près l'autel, d'une main elle déploie son rouleau de bijoux, elle l'éve l'autre vers l'autel, et dit:*

O ma patrie, reçois le don des bijoux que l'amour de mon époux sut me prodiguer, mon cœur me dit que plusieurs de ses camarades peuvent avoir des besoins, pourrois-je calculer le sacrifice de quelques ornemens, quand mon époux, quand ses frères d'armes font celui de leurs jours. (*Elle dépose ses bijoux et se retire.*)

*La musique joue alors l'air* de Nelson.

## SCENE QUATORZIEME.

LE PHILOSOPHE *en levant les yeux en haut.*

Liberté sainte, tu échauffes tous les cœurs, disposes-les à la pureté des mœurs, soutiens leur courage, fais-leur aimer la vertu. (*Il est interrompu.*)

## SCENE QUINZIEME.

*Des Citoyens accourent en criant*, Vive la République, *un d'eux s'avance sur le théâtre, & dit:*

Quelle heureuse révolution, l'homme s'est ressaisi de ses droits, débarrassé des entraves et des sbires de la finance, il peut se livrer à toutes les

spéculations du commerce et des arts ; le fanatisme est terrassé, le despotisme est abattu, encore quelques jours, et la victoire nous ramenant la paix, nous procurera le bonheur. *Tous les acteurs se retirent.* )

*La musique joue l'air :* Quel beau jour se dispose.

---

# TROISIEME ACTE.

## SCENE PREMIERE.

*Le Philosophe vient, il parcourt des yeux les dons patriotiques ; il jette les yeux en haut, & dit:*

Quelle différence ! autrefois, lorsque le despote ordonnoit une levée de troupes, qu'il imposoit tous les citoyens pour les frais de la guerre, on ne voyoit que des mouvemens pour se soustraire à ses ordres ; les larmes les plus abondantes couloient des yeux des jeunes gens arrachés de leurs foyers, c'étoit avec les plus vifs regrets qu'ils se soumettoient aux exercices militaires ; maintenant l'amour de la liberté anime tous les citoyens, ils ne calculent pas les sacrifices, ils se dépouillent de tout ce qu'ils ont pour aider leurs frères combattans, ils se séparent de tout ce qu'ils aiment, ils volent à la défense de la patrie.

## SCENE SECONDE.

*Des Citoyens en veste arrivent, ils amassent les dons patriotiques & les emballent. Un d'eux chante avec l'accompagnement de la musique.*

Veillons au salut de l'empire,
veillons au maintien de nos droits.

Si le despotisme conspire ,
conspirons la perte des rois :
LIBERTÉ, ( *bis* ) que tout mortel te rende hommage,
tremblez tyrans, vous allez expier vos forfaits ;
plutôt la mort que l'esclavage ,
c'est la devise des François ( *bis* )

*Ensuite ils partent en emportant les ballots.*

## SCENE TROISIEME.

*Un Courrier arrive, nombre de Citoyens et Citoyennes accourent pour apprendre ce qu'il apporte , il remet une lettre au Philosophe qui lit :*

Citoyen, les armées de la république ont essuyé plusieurs échecs : beaucoup de braves soldats sont morts en se défendant ; un corps de notre armée a été enveloppé par l'ennemi ; il est cerné, il faut de promps secours. *Signé* le général en chef. *Tous les citoyens se regardent avec un air affecté. Le courrier sort.*

LE PHILOSOPHE.

Citoyens, ne vous découragez pas, quelques échecs sont les effets ordinaires de la guerre ; nous ne sommes battus que par trahison, c'est un motif de plus de surveillance ; redoublons d'efforts, fournissons les secours que l'on demande ; vous avez déjà fait bien des sacrifices, vous en ferez de nouveaux ; il faut vaincre ou redevenir esclaves. ( *A ce mot tous les citoyens font un mouvement d'indignation* ). Vous frémissez à ce mot d'esclave, ce mouvement annonce vos dispositions, il m'assure le succès de nos armes : allez, volez tous au soutien de vos frères.

*Les mères de famille chantent la strophe suivante :*

Chers enfans dont notre tendresse
prit les soins les plus assidus ,

la guerre en ce moment nous presse,
mais nous comptons sur vos vertus, (*bis.*)
des infirmes et de vos mères
laisseriez-vous percer le sein,
non, votre généreux dessein
sauvera les jours de vos frères,
Aux armes, Citoyens, &c.

*Les citoyens ensemble, chantent,*

De toutes parts le tocsin sonne,
Hâtons-nous de nous réunir,
se montrer aux champs de Bellonne,
ce sera vaincre et revenir; (*bis.*)
Dès lors plus de rois, plus de guerre;
Le monde affranchi pour jamais
jouit d'une éternelle paix;
c'est un paradis que la terre.
Debout, Républicains! allons tous à la fois,
Allons, (*bis*) exterminer jusqu'au dernier des rois.

*Tous les citoyens ont l'air empressé, ils partent, et la musique joue* ah! ça ira,

## SCENE QUATRIEME.

UNE JEUNE FILLE *avec un air vif & mystérieux.*

Citoyens, j'ai entendu dire que la législature donnoit des loix bien sages, voudriez-vous écouter mon vœu, il est celui de la nature? j'ai pour amies, deux petites fillettes bien gentilles, bien élevées, mais quand je me promène avec elles, on me fait des reproches: on me dit que ce sont des bâtardes, je ne sais ce que c'est que bâtarde; mais on dit que c'est un défaut dont elles ne sont pas cause, dites-moi, est-ce que les loix punissent des fautes qu'on n'a pas faites; est-ce que tous les citoyens ne sont pas égaux?

LE PHILOSOPHE

Ne soyez plus inquiette, ma belle enfant, on ne

vous fera plus de reproche ; le despotisme n'existe plus, et l'égalité la plus parfaite est la vertu de la république ; vos petites amies sont vos égales, il n'y a plus de bâtards, et la loi ne considère que les vertus ou les défauts personnels. La nature ne connoît point de classe d'hommes, et la vanité ne trouvera plus place dans leur cœur, sans quoi ils cesseroient d'être républicains et deviendroient des objets d'horreur. Allez, chère enfant, vous goûterez un jour le bienfait des nouvelles loix.

*La petite en s'en allant, dit :*

Ah ! me voilà bien contente, je vais bien le dire à ceux qui me contrarient.

## SCENE CINQUIEME.

*Un Courrier arrive, il remet au Philosophe un paquet, nombre de Citoyens accourent, le Philosophe, avec un air transporté, dit :*

Citoyens, la constitution de la république est décrétée ; je vais vous la lire, écoutez-là, ( *il lit les articles* ) *en finissant, il crie avec tous les citoyens* : Vive la république. *Le courrier sort.*

## SCENE SIXIEME.

*De la foule sortent quatre jeunes Citoyens & autant de citoyennes qui viennent sur le bord du théâtre, devant le Philosophe, ils chantent.*

Citoyens chers à la patrie,
Nous venons vous offrir nos cœurs.
Montagne, ( *bis*) chérie,
du peuple les vrais défenseurs, ( *bis*).
par vos travaux la république
reçoit sa Constitution ;
notre libre acceptation
vous sert de couronne civique.

Victoire, citoyens, gloire aux législateurs.
Chantons, ( *bis* ) leurs noms chéris sont les noms des vainqueurs.

Du haut de la sainte Montagne
qu'au loin s'élancent des volcans:
qui d'Italie et d'Allemagne
brûlent les trônes chancellans : ( *bis.* )
Qu'ils pulvérisent les despotes
de Londres, Madrid et Berlin:
que le monde, pour souverain,
n'ait qu'un peuple de Sans-culottes.
Debout, Républicains ! allons tous à la fois,
Allons, ( *bis.* ) exterminer jusqu'au dernier des rois.

*Tous les acteurs restent.*

## SCENE SEPTIÈME.

*Un Courrier ayant à son chapeau une branche de laurier, arrive, tous les Citoyens sont présens, ils ont l'air impatiens, le Courrier remet au Philosophe un paquet, il l'ouvre, & lit.*

Victoire complette, citoyens, la république françoise est reconnue de tout l'univers; la paix est conclue, et les troupes rentrent dans l'intérieur. *Signé* le conseil exécutif. *Tous les citoyens crient*: Vivent la république; gloire aux défenseurs de la patrie. *Tous les citoyens sortent. La musique joue*, Quand le bien aimé reviendra.

## SCENE HUITIEME.

*On entend le tambour qui bat le pas accéléré, les Volontaires ayant le sac sur le dos arrivent, ils s'approchent de l'Autel, le tambour bat toujours. Un coup de canon se fait entendre & tous crient.* Vive la République.

## SCENE NEUVIEME.

*Des jeunes filles viennent examiner, elles s'en vont en criant* les voici : venez donc, *les volontaires déposent leurs sacs &*

*leurs armes autour de l'autel de la patrie ; ils placent leur drapeau à moitié déchiré sur cet autel ; la musique joue une fanfare vive ; toutes les citoyennes accourent vers les volontaires ; elles ont des couronnes de chêne à la main ; elles en ceignent le front des volontaires ; ils s'embrassent ; la musique joue*, où peut-on être mieux. *Le philosophe remet la Constitution sur l'Autel, il embrasse les volontaires en sortant, et les volontaires s'asseoient.*

## SCENE DIXIEME.

*Un jeune citoyen & une jeune citoyenne chantent successivement & ensemble les couplets suivants.*

### HYMNE.

*Air :* Chantez ; dansez, amusez-vous.

Dansons, chantons, amusons-nous,
célébrons cette heureuse fête ;
Livrons-nous aux plaisirs si doux
qu'en ce jour le ciel nous apprête :
enfin l'âge d'or si vanté
renaît avec la liberté.

Souillé des crimes de l'enfer,
trop long-tems l'affreux despotisme,
en s'armant d'un sceptre de fer,
écrasa notre ardent civisme :
enfin, &c.

En chassant loin de nous l'amour,
le tendre amour et ses compagnes,
trop long-tems une infame cour
fit le malheur dans nos campagnes :
Enfin, &c.

Des plus belles fleurs du printemps
ceignez le front de vos bergères !
sur la molle herbette des champs
animez leurs danses légères :
Enfin, &c.

Vive jeunesse, espoir flatteur
de la République naissante ;
grâce à ton bras par-tout vainqueur ;
grâce à ton audace bouillante :
Enfin, &c.

Cours pour affranchir l'univers,
cours déployer cette énergie,
que tu fais, en brisant ses fers,
briller aux yeux de ta patrie :
Par-tout, &c.

*La Danse commence autour de l'Autel de la patrie, c'est un Rondeau sur l'air de la Carmagnole.*

*La Pièce finit par le cri de Vive la République & par un coup de canon.*